

Die endliche und die unendliche Analyse ^{(*)1}

Sigmund FREUD

(115) Dans les analyses thérapeutiques de même que dans les analyses de caractère, on sera attentif au fait que deux thèmes s'y distinguent particulièrement et donnent singulièrement beaucoup de mal à l'analyste. On ne peut pas longtemps méconnaître la loi qui se manifeste là.

Les deux thèmes sont liés à la différence des sexes; l'un est aussi caractéristique de l'homme que l'autre l'est de la femme. Malgré la différence du contenu, il y a un parallélisme évident.

Quelque chose qui est commun aux deux sexes a été, du fait de la différence des sexes, pressé dans une autre forme d'expression.

Les deux thèmes qui se correspondent sont, pour la femme, l'envie du pénis - l'aspiration positive à la possession d'un organe génital mâle -, pour l'homme, sa répugnance vis-à-vis de son attitude passive ou féminine envers un autre homme.

Cette communauté, la nomenclature psychanalytique l'a fait ressortir de bonne heure comme attitude envers le complexe de castration, ce pour quoi **A. Adler** a mis ultérieurement en usage la désignation tout-à-fait pertinente pour l'homme de "*protestation virile*".

Je suis d'avis que "*refus de féminité*" aurait été, dès le départ, la désignation juste de ce trait si remarquable de la vie psychique humaine.

Dans l'essai d'insertion dans notre système théorique, on ne doit pas omettre que ce facteur, du fait de sa nature, ne peut pas trouver la même place dans les deux sexes.

Chez l'homme, l'aspiration à la virilité est dès le départ et parfaitement conforme au moi; la position passive, vu qu'elle suppose l'acceptation de la castration, sera énergiquement refoulée et souvent, ce ne sont que d'excessives surcompensations qui en indiquent l'existence.

Chez la femme aussi l'aspiration à la masculinité est conforme au moi à un certain moment, nommément à la phase phallique, avant le développement vers la féminité.

Mais ensuite, cette aspiration succombe au significatif processus de refoulement de l'issue duquel, comme nous l'avons souvent exposé, dépendent les destins de la féminité.

A ce sujet, il importe beaucoup de savoir si une quantité suffisante du complexe de masculinité se soustrait au refoulement et influence durablement le caractère.

De grandes parts du complexe seront normalement transformées pour contribuer à la construction de la

¹(*) Essai de traduction par E. Oldenhove, revue et corrigée par Regula Schiudler.

féminité; du voeu non apaisé du pénis doit advenir le voeu de l'enfant et de l'homme qui porte le pénis.

Mais étrangement souvent, nous trouvons que le voeu de (119) masculinité est resté maintenu dans l'inconscient et que du refoulement, il déploie ses effets dérangeants.

Comme on le voit d'après ce qui précède, c'est dans les deux cas le sexe opposé qui succombe au refoulement. J'ai déjà mentionné ailleurs que ce point de vue me fut exposé en son temps par **Wilhelm Fliess** qui était enclin à tenir l'antagonisme des sexes pour la cause propre et le motif originaire du refoulement.

Je ne peux que réitérer mon désaccord d'alors, quand je refusai ceci (à savoir): sexualiser d'une telle façon le refoulement et donc le fonder biologiquement au lieu de le fonder psychologiquement.

La signification exceptionnelle de ces deux thèmes - le voeu du pénis chez la femme et la répugnance contre la disposition passive chez l'homme - n'a pas échappé à l'attention de **Ferenczi**.

Dans sa conférence tenue en 1927, il pose l'exigence que toute analyse couronnée de succès doit être venue à bout des deux complexes. *"Tout patient homme doit acquérir, en face du médecin, comme signe de sa victoire sur l'angoisse de castration, un sentiment d'égalité de droits; toutes les malades femmes doivent, pour que leur névrose vaille comme pleinement liquidée, en avoir fini avec leur complexe de virilité et s'abandonner sans rancune aux possibilités de penser du rôle féminin."*

Je voudrais ajouter, à partir de ma propre expérience, que je trouve **Ferenczi** ici particulièrement exigeant.

A aucun moment du travail analytique, on ne souffre plus du sentiment oppressant d'un effort vainement répété, en ayant le soupçon que l'on est tenu de "prêcher aux poissons", que quand on veut pousser les femmes à abandonner leur voeu du pénis comme irréalisable et que quand on voudrait convaincre les hommes qu'une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration et qu'elle est impérative dans beaucoup de relations de la vie.

C'est de l'opiniâtre surcompensation de l'homme que (121) dérive l'une des plus fortes résistances de transfert. L'homme ne veut pas s'assujettir à un *ersatz* de père, ne veut pas être son obligé, ne veut pas également accepter du médecin la guérison.

Un transfert analogue ne peut se produire à partir du voeu du pénis de la femme; par contre, proviennent de cette source des éruptions de dépression grave née de la certitude intérieure que la cure analytique ne sera utile en rien et que la malade ne pourra être aidée.

On ne lui donnera pas tort quand on apprend que l'espoir de recevoir néanmoins encore l'organe mâle dont l'absence lui était douloureuse, fut le motif le plus fort qui l'avait poussée à la cure.

Mais on apprend aussi par là que ce n'est pas important la forme dans laquelle apparaît la résistance, que ce soit comme transfert ou pas.

Ce qui reste crucial, c'est que la résistance ne laisse se réaliser aucun changement, que tout reste ainsi que cela était.

On a souvent l'impression, avec le voeu du pénis et la protestation virile, d'avoir pénétré au travers de toutes les stratifications psychologiques jusqu'au roc qui a fait saillie, et d'être ainsi au bout de son activité.

Il doit bien en être ainsi car pour le psychique, le biologique joue réellement le rôle du rocher qui, tout en restant sous-jacent, a fait saillie.

Le refus de la féminité ne peut décidément être autre chose qu'un fait biologique, un morceau de cette grande énigme de la sexualité.

Si et quand nous avons réussi dans une cure analytique à venir à bout de ce facteur, sera difficile à dire. Nous nous consolons avec la certitude que nous avons offert à l'analysé toutes les incitations possibles pour reviser sa position à cet égard et pour la modifier.

On ne peut se laisser aller à l'acceptation que dans la désignation "*protestation virile*", le refus de l'homme équivaldrait à une position passive, l'aspect pour ainsi (122) dire social de la féminité. Cela est contredit par l'observation facilement confirmable que de tels hommes font fréquemment étalage d'une attitude masochiste envers la femme, voire de servilité. L'homme ne se défend contre cette passivité que dans son rapport à un homme et non contre la passivité en général. En d'autres mots, la "*protestation virile*" n'est en fait rien d'autre qu'angoisse de castration.